



PROJECT MUSE®

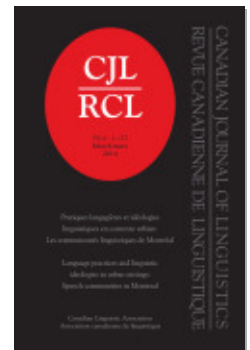
---

## Introduction: Regards croisés sur les communautés linguistiques de Montréal

Wim Remysen, Kristin Reinke

The Canadian Journal of Linguistics / La revue canadienne de linguistique,  
Volume 59(1) March/mars 2014, pp. iii-vi (Article)

Published by University of Toronto Press  
DOI: 10.1353/cjl.2014.0005



➔ For additional information about this article

<http://muse.jhu.edu/journals/cjl/summary/v059/59.1.remysen01.html>

*Introduction :*  
*Regards croisés sur*  
*les communautés linguistiques*  
*de Montréal*

WIM REMYSEN

*Université de Sherbrooke*

*Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois*

KRISTIN REINKE

*Johannes Gutenberg-Universität Mainz*

---

La région métropolitaine de Montréal se caractérise par une écologie linguistique originale qui la démarque des autres grandes agglomérations canadiennes et nord-américaines. Même dans une perspective internationale, Montréal représente un cas de figure unique parmi l'ensemble des espaces urbains marqués par la cohabitation de plusieurs communautés linguistiques en interaction. L'originalité de la composition linguistique de la ville est liée à la présence de trois groupes linguistiques et, surtout, à leur façon particulière d'interagir.

Francophone au moment de sa fondation, Montréal a accueilli de plus en plus d'anglophones à partir du début du 19<sup>e</sup> siècle, au point où elle est devenue, à partir des années 1830, une ville majoritairement anglophone, avant de redevenir majoritairement francophone vers la fin des années 1860 (voir Linteau 2007). À cela s'ajoute, depuis le tournant des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, une immigration croissante qui donne à la ville son caractère de plus en plus multilingue et qui pose des défis particuliers en ce qui concerne l'utilisation du français comme langue d'usage public. La particularité de Montréal réside surtout dans le fait que son multilinguisme est influencé par la concurrence entre les deux langues prédominantes, le français et l'anglais. Face à cette «double majorité», les allophones ont en effet réussi à ouvrir et à investir «un espace socio-culturel bien délimité» (Anctil 1984 : 450), ce qui a favorisé le maintien des langues d'origine, et ce, à des taux plus élevés comparativement à d'autres villes nord-américaines (voir Oakes et Warren 2009, Drouilly 1996).

Les effets de cette situation sociolinguistique particulière sont nombreux et se font sentir sur les plans culturel, social, politique et économique, d'autant plus que la grande région métropolitaine de Montréal abrite environ la moitié de la population québécoise. Si la métropole est de plus en plus représentée de façon dichotomique par rapport au reste de la province, jugée plus «homogène» (voir Heller 2005), il est indéniable que Montréal joue un rôle considérable dans les changements

sociaux — et possiblement linguistiques — du Québec dans son ensemble. On comprend donc qu'elle ait attiré, et continue à attirer, l'attention de nombreux chercheurs provenant de domaines disciplinaires variés, au point où certains chercheurs ont récemment proposé l'étiquette de *Montréalologie* (voir Radice 2013) pour regrouper l'ensemble des travaux qui «réfère[nt] à l'étude et à l'interprétation de Montréal» et qui «s'intéress[ent] à ce qui est spécifique de cette région urbaine» (Filion 2013 : 94). Pour ce qui est de la recherche portant plus spécifiquement sur la langue, la sociolinguistique — la branche variationniste notamment — tout comme l'anthropologie linguistique, l'ethnolinguistique ainsi que la sociologie du langage s'intéressent, et ce, depuis les années 1960 et 1970, à la composition linguistique de Montréal, à la perception de ses différents groupes linguistiques, aux pratiques langagières de ses habitants ou encore à l'intégration linguistique des nouveaux arrivants.

Nombreux et variés, ces travaux ont souvent été réalisés par des chercheurs de provenances linguistiques ou disciplinaires diverses qui n'ont pas toujours l'occasion d'entrer dans un échange d'idées et de partager leurs résultats. Ainsi donc, un peu à l'image de la ville elle-même, qui selon des études reste une des villes nord-américaines les plus marquées par une forte concentration géographique des groupes linguistiques (voir Laur 2002), les différentes traditions disciplinaires dans lesquelles s'inscrivent les travaux sur le Montréal sociolinguistique ne se croisent pas toujours. Il est donc parfois difficile d'obtenir une compréhension globale des dynamiques sociolinguistiques présentement en cours. C'est cette observation qui nous a incités à organiser, en août 2012, le panel thématique «Montreal : a francophone, anglophone and multilingual city» dans le cadre du *Sociolinguistics Symposium 19* à la Freie Universität Berlin (Allemagne). Son objectif était de réunir des chercheurs s'intéressant aux différentes communautés linguistiques de Montréal et œuvrant dans des traditions disciplinaires différentes. Ce numéro thématique se situe dans le prolongement de la réflexion amorcée lors de ce panel. Il regroupe plus particulièrement six contributions — dont quatre ont été présentées au panel — qui étudient le contexte sociolinguistique montréalais sous différents angles. Elles ont ici été regroupées en fonction de trois thèmes de recherche.

Les contributions présentées dans la première section, qui est consacrée au thème «Idéologie linguistique et aménagement de la langue dans un contexte multilingue», abordent la question de la cohabitation des différents groupes linguistiques à Montréal, de leur évaluation en termes sociaux et de leur poids démographique. Elke Laur présente les résultats d'une étude qui reprend la méthodologie développée dans les années 1960 à l'Université McGill par Wallace Lambert. Le «test du locuteur masqué» de Laur a été réalisé auprès d'un échantillon représentatif de la population de l'île de Montréal. Si l'auteure avait comme objectif de vérifier comment les attitudes ont pu évoluer au cours des 50 dernières années, elle a aussi corrigé quelques faiblesses méthodologiques de l'étude initialement réalisée par Lambert et son équipe, en particulier en ajoutant des voix de femme aux enregistrements utilisés. L'auteure conclut entre autres que le rôle joué par la langue maternelle dans l'évaluation du français et de l'anglais doit être relativisé et que d'autres facteurs pourraient avoir un poids plus important. L'article de Marc Termote propose une synthèse des données relatives à l'utilisation des deux principales langues présentes

à Montréal, le français et l'anglais, au cours des 40 dernières années. Les données démolinguistiques sont analysées en fonction de la distinction entre l'espace privé et public, distinction souvent retenue dans les différents recensements, mais parfois difficile à cerner compte tenu des frontières perméables qui existent entre ces deux espaces sociaux. L'analyse des données statistiques est accompagnée d'une présentation des principaux facteurs susceptibles d'influencer le comportement linguistique des locuteurs et donne lieu à une réflexion sur les implications en matière d'interventions politiques dont le but est de promouvoir le français comme langue commune utilisée dans l'espace public.

La deuxième section, intitulée « Communautés immigrantes et ethnicité », regroupe deux articles qui abordent la question des effets que peut avoir l'appartenance ethnolinguistique sur les pratiques langagières des Montréalais. L'article de Charles Boberg présente des résultats obtenus dans le cadre du projet *Phonetics of Montreal English*. Il porte plus précisément sur la réalisation de cinq variables de prononciation en anglais dans trois groupes ethniques et culturels différents : les anglophones d'origine britanno-irlandaise, italienne et juive. L'auteur conclut qu'il y a une certaine convergence vers l'« anglais canadien standard » chez les juifs de langue maternelle anglaise, mais non chez les locuteurs d'origine italienne dont plusieurs, surtout les jeunes hommes, affichent une tendance contraire et ne participent pas aux récents changements qui affectent l'anglais montréalais. Il attribue la persistance de ces traits ethniques à l'exposition moins grande à l'« anglais canadien standard » et à la concentration géographique de plusieurs groupes ethniques dans la ville. Pour leur part, Hélène Blondeau et Michael Friesner s'intéressent à l'ethnicité à travers une analyse de certains traits de prononciation observables chez deux groupes de Montréalais francophones : des locuteurs d'origine hispanophone et des locuteurs d'origine francophone qui entretiennent des liens, à des degrés variables, avec la communauté anglophone. Leur objectif est d'analyser plus précisément les traces que laissent les différentes langues pratiquées par ces locuteurs dans leurs productions en français et en anglais. L'originalité de cet article est qu'il analyse ces traits entre autres en tenant compte de l'orientation sociosymbolique des locuteurs (et non seulement en fonction de leur appartenance à un groupe), montrant par là toute l'importance de replacer l'étude des pratiques dans la réflexion sur l'appartenance sociale et la construction identitaire.

La dernière section, « Pratiques langagières et perception », regroupe deux articles qui explorent des pistes de recherche encore peu explorées dans le domaine des pratiques des Montréalais francophones et de leur perception. L'article de Wim Remysen présente les résultats d'une étude perceptuelle exploratoire dont le but est de vérifier si les Québécois francophones sont en mesure d'identifier l'accent montréalais. Son étude s'inscrit dans une réflexion sur le rôle que Montréal pourrait jouer dans la dynamique sociolinguistique plus large qui caractérise le marché linguistique québécois dans son ensemble, à l'heure actuelle. Les résultats qui sont présentés par l'auteur montrent que les Québécois réussissent à identifier correctement certaines locutrices montréalaises, surtout lorsqu'elles recourent à des variantes fortement postérieures de la voyelle nasale /ɑ/. Dans la dernière contribution du numéro, Hélène

Blondeau, Mireille Tremblay et Patrick Drouin examinent deux traits morphosyntaxiques typiques de l'oralité en français montréalais tels qu'ils se manifestent dans des messages textes envoyés par téléphone cellulaire. Ces traits sont étudiés à la lumière des tendances qui s'observent dans les corpus sociolinguistiques classiques recueillis à Montréal depuis 1971. Si les auteurs notent plusieurs parallèles entre les deux corpus, textos et entrevues sociolinguistiques, leurs conclusions rejoignent celles d'autres chercheurs qui se sont penchés sur la pratique du texto et qui ont observé une cohabitation plus marquée de formes appartenant à des niveaux de formalité différents.

Les textes réunis dans ce numéro thématique montrent que les questions de recherche à explorer dans le domaine de la *Montréalologie* sociolinguistique sont encore nombreuses et que plusieurs nouvelles pistes de recherche prometteuses se profilent à l'horizon. Qu'il s'agisse du caractère dynamique des appartenances linguistiques, du rôle joué par les phénomènes d'identification et de perception ou encore plus largement de l'influence de la nature métropolitaine sur les tendances sociolinguistiques (à ce sujet, voir Blondeau à paraître), Montréal offre un contexte idéal pour faire avancer la réflexion dans le domaine de la sociolinguistique urbaine. Si, en effet, il est vrai que l'aspect linguistique contribue à «distingue[r] Montréal des autres métropoles du continent» (Filion 2013 : 96), comme nous le croyons, on ne peut que souhaiter que la recherche sur la dynamique sociolinguistique de la ville — dont ce numéro donne un aperçu inévitablement incomplet et partiel — continue à se développer.

En terminant, nous souhaitons remercier tous les collègues qui ont participé au panel thématique sur Montréal que nous avons organisé en août 2012 et tout particulièrement ceux et celles qui ont contribué à la réalisation du présent numéro. Nous adressons aussi nos remerciements aux différents évaluateurs qui ont accepté notre invitation et aux rédacteurs de la revue, Éric Mathieu (Université d'Ottawa) et Sarah Cummins (Université Laval), pour l'excellente collaboration.

## RÉFÉRENCES

- Anctil, Pierre. 1984. Double majorité et multiplicité ethnoculturelle à Montréal. *Recherches sociographiques* 25 : 441–456.
- Blondeau, Hélène. À paraître. La nature métropolitaine du Montréal «d'aujourd'hui» et le français «d'ici». Dans *Les français d'ici : Du discours d'autorité à la description des normes et des usages*, sous la direction de Wim Remysen. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Drouilly, Pierre. 1996. *L'espace social de Montréal 1951–1991*. Sillery : Septentrion.
- Filion, Pierre. 2013. La Montréalologie existe-t-elle? *Anthropologica* 55 : 87–98.
- Heller, Monica. 2005. Une approche sociolinguistique à l'urbanité. *Revue de l'Université de Moncton* 36 : 321–346.
- Laur, Elke. 2002. Espaces linguistiques à Montréal. *Marges linguistiques* 3 : 137–150.
- Linteau, Paul-André. 2007. *Brève histoire de Montréal*. 2<sup>e</sup> édition. Montréal : Boréal.
- Oakes, Leigh et Jane Warren. 2009. *Langue, citoyenneté et identité au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Radice, Martha. 2013. Introduction à la Montréalologie. *Anthropologica* 55 : 23–28.